



NOVEMBRE

L'aurore ne luit plus sur les champs désolés ;
Les troupeaux ont quitté les luzernes sauvages ;
De farouches clameurs s'élèvent des rivages ;
La bise emporte au loin les artistes ailés.

Plus d'enfants aux boequets ! plus de nids aux feuillages !
Plus de gais moissonneurs attroupés dans les blés !
Plus de doux tête-à-tête à l'ombre des treillages !
Plus de concerts la nuit sur les flots étoilés !

C'est le mois où les morts, qui souffrent sous la terre,
Désertant des tombeaux l'enceinte solitaire,
Jettent au vent du soir de lamentables cris. . .

Oh ! ne restons pas sourds à leurs voix opprimées !
Allons tous visiter leurs tombes délaissées
Et prier, un moment, pour ces pauvres proscrits !

Montréal, 1er novembre 1886.

W. CHAPMAN.

CAUSERIE

..... Vendredi, 22 octobre 1886.

Il est cinq heures du matin... Tout dort dans la maison, je me lève pour jouir à mon aise de la beauté, de la grandeur d'un matin d'automne au Canada.

Comme tout y parle de Dieu et quelle ingratitude serait-ce de ne pas renvoyer à cet Être Suprême la gloire et l'honneur qu'il fait à sa création.

Le soleil vient à peine de dorer l'horizon de ses pâles reflets : une légère brise agite le feuillage jauni des arbres voisins, et tranche irrévocablement les fibres qui le retenaient aux branches naguère si vigoureuses... Regardez ce roi de la forêt comme il est droit et fier ; comme il lui répugne de déposer les vêtements somptueux de son règne de sept mois, cela me fait penser à notre pauvre candidat battu. Il lui a bien fallu abdiquer en faveur de son ennemi le siège qu'il occupait depuis dix-sept ans, et le laisser revêtir la pourpre si orgueilleusement portée pendant ce temps.— C'est triste, oh ! oui, ma chère Hermance, ainsi vont les choses dans le monde... !

Vous venez de toucher, bien que très délicatement, la corde sensible de ma lyre : depuis de longues semaines, j'aurais voulu remercier cette aimable Ninette, de son accolade toute fraternelle et lui renouveler l'assurance de ma profonde affection, car à son âge, c'est ce mets qu'on déguste avec plus d'avidité, quand le malin Cupidon n'a pas eu la témérité de lancer ses flèches enflammées autour de nous. Et je continue donc, j'aurais voulu la remercier, mais incapable de joindre convenablement deux idées, je me contentais de penser à vous tous, aux charmantes lectrices, qui sont tout mon cœur à moi.

Aujourd'hui, plus hardie que vous, ma bonne Hermance, qui craignez de faire fâcher ceux qui ne pensent pas comme vous, ma toute chère, je veux au moins exprimer ma pensée : c'est le seul privilège que nous ayons, nous, pauvres femmes, et je vous dis :

« Entendez-vous leurs chants joyeux
« Répétés par nos grands bois ?
« Ces héros jeunes, mais valeureux,
« Vont à Québec dicter les lois !!!

Eh ! Quoi vous ne me faites pas taire, ma bonne Hermance, quand je vous parle politique ? vraiment, c'est un peu fort, me direz-vous, mais depuis quelques mois, on ne parle que cela chez nous, c'est bien naturel, avouez-le, de s'en ressouvenir quelques jours après la lutte.

Où, nous avons eu l'honneur de voir, dans cette élection, les plus forts jouteurs des deux partis ; de elections et vaillants politiques... il faut vous dire que la famille y était intéressée... Je m'aperçois que j'avance sur un terrain un peu trop brûlant, il vaudrait mieux rétrograder, n'est-ce pas ? Ninette parle cigarettes, ça tient un peu de l'homme ; Reine parle de la femme gagne-pain, ce qui est une tâche qui semblerait plus justement dévolue à

l'homme ; Hermance parle d'emménager son nouvel appartement, et elle a l'air de bien conduire ses ouvriers, mais vous me direz : Parler politique c'est audacieux pour une femme, j'en conviens et je fais mon paquet pour retourner à ma chambre, où ma sœur, toute surprise de mon absence au lit, demande à ma mère si je suis partie pour l'église (qui est à quelques pas de notre demeure). Eh ! bien ma chère Hermance, oubliez vite mes impertinences, et faites nous encore souvent et longtemps le plaisir de vous lire.

Bien à vous,

MARGUERITA.

UN CINQUIÈME AU WHIST

Ç'ÉTAIT au fort Laramée, où je me trouvais, en 1885. Nous avions joué au whist toute la soirée ; notre enjeu était un dollar pour les points et vingt pour tout. Max, qui était toujours heureux, avait gagné cinq fois de suite ; cette bonne action avait donné à sa figure un air de satisfaction qui était loin de nous faire rire, au contraire, nous qui étions les perdants. Tout à coup, nous le vîmes changer de couleur : il hésitait à jouer ; cela nous surprit d'autant plus que personne ne jouait plus vite ni mieux que lui, tant il possédait son jeu.

— Jouez donc, Max, à quoi pensez-vous ? demanda impatiemment Baker, un autre officier de l'armée américaine de la frontière.

— Chut ! dit Max, d'un ton qui nous fit tressaillir, et en devenant d'une extrême pâleur.

— Vous êtes indisposée ? dit un autre qui s'apprêtait à se lever, croyant que notre ami se trouvait mal.

— Pour l'amour de Dieu, rester assis, ne bougez pas, reprit Max d'un ton de voix qui annonçait toute à la fois la terreur et la souffrance, et, laissant tomber ses cartes, il ajouta : Si vous tenez à ma vie, ne bougez pas.

— Que peut-il avoir en tête ? a-t-il perdu la raison demanda Baker en s'adressant à moi.

— Ne vous levez pas, ne remuez pas, s'écria de nouveau Max, d'une voix basse et terrifiée, avec un accent que je n'oublierai de ma vie. — Si vous faites un seul mouvement, je suis un homme mort.

Nous échangeâmes quelques regards, il continua :

« Restez immobiles, et peut-être tout se passera-t-il bien... Je sens un *rattle snake* autour de ma jambe... »

Notre premier mouvement fut de reculer nos chaises, mais un regard effrayé de la victime nous commanda l'immobilité, bien que convaincus que si le reptile venait à s'attaquer à l'un de nous celui là serait un homme mort, tant est terrible et fatale la morsure de ce monstre.

L'infortuné Max, vêtu comme la plupart des officiers des frontières de l'Est le sont encore aujourd'hui, avec de larges pantalons de toile, pouvait sentir tous les mouvements du serpent. Son visage était devenu livide, des paroles sortaient de sa poitrine, sans que sa bouche fit un mouvement tant il craignait, que le moindre frémissement de ses muscles n'effrayât le reptile et ne hâtât sa morsure fatale.

Quant, à nous, nous ressentions pendant cette terrible scène une agonie presque aussi atroce que la sienne.

« Il m'entortille, murmura Max ; je le sens... froid glacé... sur ma jambe... il me serre... Pour l'amour du ciel, faites apporter du lait... Je n'ose pas élever la voix... Qu'on place le lait près de moi... Qu'on en répande un peu par terre ! »

Baker transmit l'ordre avec précaution, et un domestique sortit pour l'exécuter.

« — Ne faites point de bruit Williams... vous avez remué la tête ; par tout ce qu'il y a de plus sacré, je vous en conjure, ne recommencez pas. Mon sort sera bientôt décidé... J'ai laissé à New-York une femme et deux enfants : dites leur que je suis mort en les bénissant... que mes dernières pensées ont été pour eux... Le serpent enveloppe mon genou... Je leur laisse tout ce que je possède... Je crois même que je sens sa respiration... Grand Dieu ! mourir de cette manière ! »

En ce moment on apporta le lait on en répandit

sur le plancher ; le vase fut doucement posé sur terre et le domestique s'éloigna plein de frayeur.

Max parla de nouveau :

« Non ! non ! cela ne fait aucun effet !... au contraire, il se resserre davantage... Il vient de dérouler son anneau supérieur... Je n'ose me baisser pour regarder... mais je suis sûr qu'il vient de reculer la tête pour faire avec plus de précision, sa morsure... Mon Dieu ! ayez pitié de moi... ma dernière heure est venue ! »

Il s'arrêta encore. Après un moment de silence :

« Je meurs sans faiblesse... mais cette agonie surpasse tout ce qu'il est possible de souffrir... Ah !... le voilà qui déroule un autre nœud ; il me quitte... peut-être va-t-il s'attacher à quelque autre. »

Nul d'entre nous ne put s'empêcher de frissonner à ces paroles.

« Pour l'amour du ciel, ne faites aucun bruit ou je suis perdu. Le voilà qui me lâche encore... Va-t-il me mordre ? Ne remuez pas, mais soyez attentifs, Baker, il descend de votre côté... Oh ! cette agonie est par trop longue... encore une étreinte, et ce sera fini... Mais non... il me quitte tout à fait. »

Alors l'infortuné Max osa regarder à ses pieds ; le serpent était descendu ; le dernier anneau venait de se dérouler, le reptile allait vers le lait.

Et notre ami fut emporté dans son lit plus mort que vif.

Jamais je ne pourrai oublier cette scène.

J. ARNOLD.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois d'octobre, a eu lieu le 8 novembre, dans la salle de conférence de la *Patrie*.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	30,941.....	\$50
2e prix, No.	5,093.....	25
3e prix, No.	14,800.....	15
4e prix, No.	5,991.....	10
5e prix, No.	16,673.....	5
6e prix, No.	7,925.....	4
7e prix, No.	1,871.....	3
8e prix, No.	1,981.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

66	3,415	8,604	15,066	19,759	23,191
251	4,081	9,767	15,065	19,947	23,804
279	4,296	9,802	15,260	20,036	24,411
472	5,202	10,639	16,152	20,551	25,158
492	5,767	10,970	16,343	20,825	25,647
507	6,132	11,076	16,431	21,278	25,980
639	6,753	11,209	17,199	21,598	26,658
651	6,811	11,392	17,380	21,602	26,886
949	6,836	11,996	17,609	21,805	27,254
981	6,945	12,971	18,300	21,878	28,047
2,031	7,576	13,761	18,717	22,224	28,217
2,374	7,833	13,800	18,838	22,801	28,823
2,428	7,922	14,138	19,212	23,152	28,977
2,454	8,243	14,700	19,495	23,170	30,651
2,818	8,283				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois d'octobre sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béliand, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

Y a-t-il des femmes laides ?—Un journaliste parisien affirmait récemment que non.

Il se trouvait, quelques jours après, en soirée, quand se présenta devant lui une dame qui, certainement, n'était pas l'idéal de la beauté féminine. Elle avait, entre autres particularités, un de ces nez écrasés et retroussés qu'Alphonse Karr appelait des nez dans lesquels il pleut.

—J'imagine, dit-elle, en s'adressant au galant journaliste, que vous ne soupçonniez pas mon existence, quand vous avez affirmé qu'il n'y avait pas de femmes laides.

—Pourquoi donc ? madame, répliqua-t-il. Vous n'êtes pas laide. Vous êtes comme les autres femmes, un ange tombé du ciel... seulement, dame ! vous êtes tombée sur le nez.